

## NOS THEATRES

## THÉÂTRE DU MONUMENT

Toute la population de Montréal est encore sous le charme attendri des représentations du drame *La Passion*. Chacun se rappelle comment furent reproduits les épisodes de la plus lugubre époque de l'histoire du monde. Quel respect, quel tact chacun des acteurs de la troupe de M. Julien Daoust mit à rendre le personnage qu'il représentait.

La semaine prochaine, cette excellente troupe va nous donner un autre drame d'un grand intérêt, dû à la plume d'un de nos meilleurs auteurs chrétiens de France. Ce drame a pour titre : *Le Prêtre*.

Nous n'avons nullement besoin d'engager nos lecteurs à se rendre en foule aux répétitions de cette magnifique pièce. Les noms de l'auteur, Charles Buet ; de M. Julien Daoust est de chacun de ses associés et une garantie de succès.

Comme dans le drame de *la Passion*, le rôle principal sera joué par M. Julien Daoust, si sympathique au public de Montréal.



M. JULIEN DAoust, DANS LE RÔLE DU PRÊTRE

## PALAIS-ROYAL

*Monsieur Chasse*, c'est une comédie en 3 actes de Georges Feydeau qu'on donne cette semaine au Palais-Royal, avec un brio, un entrain et une verve extraordinaires. C'est le chef-d'œuvre de Feydeau, c'est de la comédie de salon très-distingué où l'intrigue se passe chez des gens chics absolument, c'est genre "Divorçons", du sardan pour le procédé. Les mots heureux réussissent tout le long de cette intrigue qu'elle n'est rien et qu'elle est tout, comme dans les œuvres de Pailleron, Hervé, Sardou, etc. C'est plus que du Labiche et c'est aussi mouvementé.

Les artistes possèdent bien leurs rôles et fait un véritable feu roulant du dialogue qui est déjà enlevé. Les décors et la mise en scène ne laissent rien à désirer, rien ne cloche ; c'est épatant. Voici la distribution :

Moricet, F. Delville ; Duchatel, Delaunay ; Cassagne, Cartal ; Goutsan, Harmant ; Bridois, commissaire de police, Hervé ; premier agent, Ducastel ; deuxième agent, Georges ; Léontine, Mlle Ethel ; Mme Lateur, Mlle Pomponnette ; Babet, Mlle Mercédès.

## LE PELOTON DE LAINE

Le soleil de mars faisait fondre, à vue d'œil, les épaisses couches de neige d'un hiver rigoureux. Des rossignols récemment immigrés chantaient sur les rameaux encore dénudés. On sentait l'approche du printemps.

La porte était fermée à la maisonnette du vieux fermier, parti pour la forêt afin d'en apporter des branches mortes. Assise sur une

chaise berceuse disloquée, sa grosse vieille naitait de la paille dans une chambre, au milieu de laquelle se trouvait un poêle, où bouillaient sur les faibles tisons deux quartiers de bois vert.

— On a, enfin, un bon soleil. Que j'ai donc gelé cet hiver ! murmurait-elle. C'est bien la dernière fois que j'hiverne de cette manière-là. Ce vieux paresseux ne me fera plus souffrir.

Douze heures sonnaient à la grande pendule du coin, comme la paysanne achevait son monologue et la porte s'ouvrait devant son époux qui, frongant les sourcils, jeta un œil d'affamé sur la table et sur le poêle :

— Tu n'as donc pas entendu sonner. J'arrive au son du midi de l'église et ne trouve pas le dîner cuit, pas un couteau sur la nappe.

— Après avoir flâné comme tu as fait et déjeuné tard, tu peux attendre encore. Si tu n'es pas content, ouvre l'armoire et prends ce qu'il y a. Faut-il tout te mettre dans le bec, vieux capricieux ?

— Si l'on se marie c'est pour mener sa femme comme bon il semble et pour se faire servir.

— Je t'ai bien trop écouté dans ma vie. Jamais je n'aurais dû te donner ce pied. Mais tout ce qu'il y a à dire c'est que je ne veux pas grelotter un autre hiver. Plutôt prendre le chemin ! Je te planterai là et m'en irai avec mes enfants.

Le vieillard frémissait de colère :

— Tu as toujours été comme l'oiseau sur la branche, aussi. Il faut en finir de nous disputer chaque jour que le bon Dieu amène. Depuis tant de temps que je te le dis, prends-le ton paquet et va-t'en demain.

— Oui, je suis bien décidée et vais me préparer tout de suite.

— N'emporte que ton linge. Je n'ai pas un sou à te donner, les enfants te nourriront et t'habilleront.

Après avoir mangé ce qu'il put trouver, le bonhomme s'assit près du poêle et fuma jusqu'à l'heure du coucher.

Pendant qu'il ronflait la nuit, la vieille se leva, se dirigea, sans bruit, vers une autre pièce dont se composait le logis, prit dans une armoire un coffret qu'elle ouvrit et dont elle enleva cent piastres, enveloppées dans un lambeau de toile jaunie.

En se berçant silencieusement elle se mit à pelotonner sur ces billets roulés, de la laine blanche filée durant l'hiver. Ses doigts allaient si vite qu'on pouvait à peine en voir le mouvement.

Ce peloton déposé près du paquet déjà fait qu'elle devait emporter, elle alla se recoucher.

De bonne heure, le lendemain, la mère mit son chapeau sur sa tête, jeta son grand châle gris sur ses épaules, fixa son mince bagage sur son dos, fit tomber dans sa poche son porte-monnaie, vide, ouvert sur la table :

— Tu me laisseras bien prendre ce peloton de laine, Baptiste ? Ce n'est pas grand'chose.

— Emporte-le donc et laisse-moi la paix.

La paysanne déterminée sortit et entreprit à pied le chemin qui devait la conduire à la paroisse voisine, où demeuraient sa fille et son garçon.

La nuit suivante le vent soufflait avec une violence extraordinaire. On entendait les bardeaux détachés rouler sur les toits, les lambourdes craquaient. Il était bien certain que les chaumières mal assises allaient être renversées.

Le père, resté seul, eut comme un cauchemar. Il lui sembla que des hommes enfonçaient la porte et faisaient irruption dans sa demeure.

Levé de grand matin, quelle ne fut pas sa surprise de trouver sa maison ouverte ! Aussitôt, il courut à l'armoire et le coffret ne contenait plus son argent.

Tout pâle et tremblant, il s'appuya au mur :

— Je n'ai donc pas rêvé. Des voleurs ont pénétré, ici. Ce sont les pas de ces hommes que j'entendais sans pouvoir me réveiller. Mon Dieu ! ces épargnes, que j'avais amassées à la sueur de mon front, sont-elles à jamais perdues ?

Il s'arrachait les cheveux dans sa douleur. Il s'informa bien, mais où prendre les ravisseurs ?

Enfin, il se calma.

Mon petit morceau de terre que je cultive suffira pour m'entretenir. Je n'aurai plus la vieille pour me fatiguer : ça vaut bien cent piastres !

Et pendant que le vieux se frottait les mains d'être seul, la bonne femme installée chaudement chez ses enfants et petits-enfants, dévidait, encore plus vivement peut-être, la laine du peloton, pour jouir de son trésor.

AUGUSTIN LELLIS.

## LES PAPILLONS

Blancs, bleus, gris, noirs, prompts, gais, fous, lestes,  
Et titubants et fanfarons,  
Les papillons, ces fleurs célestes,  
Battent l'air de leurs ailerons.

Ils déjeunent de primevères,  
Font la dinette sur des lis,  
Et vont boire de petits verres  
D'azur, dans les volubilis.

Puis, pour leurs siestes paresseuses,  
Quelques tulipes, à l'écart,  
Ouvrent leurs corolles berceuses  
Comme des tentes de brocart.

Un moucheron aux notes brèves  
Siffle en sourdine un air léger  
Et les papillons font des rêves  
Très doux, pleins d'odeurs d'oranger !

Et le soir, secouant leurs ailes,  
Où le soleil met des paillons,  
Ils vont avec les demoiselles  
Danser sur l'eau des cotillons.

JEAN RAMEAU.